

Péchés capitaux. Pendant tout le Carême, « La Croix » explore les sept péchés capitaux. En guise de prologue, entretien avec la dominicaine Catherine Aubin.

« On meurt du péché comme d'une maladie »

Sœur Catherine Aubin
Dominicaine

Rome
De notre correspondant permanent

Dans votre livre, vous envisagez le péché sous l'angle de la « maladie spirituelle ».

Cela signifie-t-il que, après plus d'un siècle de psychanalyse puis vingt-cinq ans de « développement personnel », il n'est plus possible, aujourd'hui, de parler du péché en tant que tel ?

Sœur Catherine Aubin : Mais la notion de maladie a été utilisée bien avant qu'on ne parle du péché ! Les Pères de l'Église, par exemple, ne cessent de parler du Christ comme du Médecin. Jésus lui-même affirme que « ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades » et qu'il n'est « pas venu appeler des justes, mais des pécheurs » (Marc 2, 17). C'est aussi ce que je rappelle en citant le beau poème de saint Jacques de Saroug (v. 450-521) : « Car je suis mort par le péché, comme d'une maladie. »

On peut donc parler du péché sans être culpabilisant ?

C. A. : Souvent, quand on parle du péché, on oublie de parler du Christ. « Je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abon-

Du corps à l'esprit



Salvator

Sœur Catherine Aubin, qui fêtera son 60^e anniversaire dans quelques jours, est psychologue de formation. Elle est entrée en 1984 dans la Congrégation romaine de saint Dominique. Elle arrive à Rome en 1999 pour un doctorat en théologie sur le rôle du corps dans la prière, à l'école de saint Dominique ; elle est alors une des rares femmes à travailler sur le sujet. Elle enseigne aujourd'hui la théologie spirituelle à la prestigieuse Université pontificale Saint-Thomas (l'Angelicum) et au Claretianum, ainsi qu'à Montréal, et prêche de nombreuses retraites à travers le monde. Elle vient de publier chez Novalis et Salvator *Sept maladies spirituelles* (160 p., 15 €), où elle envisage les péchés comme autant de maladies de l'âme. « D'un livre à l'autre, c'est le même mouvement entre l'intérieur et l'extérieur », résume-t-elle de cette voix douce et joyeuse que connaissent bien les auditeurs de Radio Vatican et les téléspectateurs de France 2, pour lesquels elle commente régulièrement les liturgies du pape.

dance », dit-il (Jean 10, 10). Il ne faut donc pas s'arrêter aux maladies mais penser au remède. Aujourd'hui, à cause de certains théologiens, il y a dans le péché une notion pervertie de culpabilité. Comme si on ne pouvait pas sortir du péché. Or Jésus n'est pas venu nous mettre un fardeau sur les épaules, mais pour nous guérir, au sens de nous relever, de nous mettre debout pour avancer. Dans sa version de la Bible hébraïque, André Chouraqui traduit le « heureux » des Béatitudes par « en marche » : nous sommes faits pour la marche, et la marche joyeuse !

Est-ce pour cela que vous parlez de la tristesse comme d'une de ces maladies spirituelles ?

C. A. : La tristesse aveugle, alors que la joie illumine et ouvre les yeux. Le remède à cette maladie spirituelle, c'est donc de s'ouvrir. « Ephata », « ouvre-toi » : j'ouvre les yeux et Jésus est là dans le quotidien. La maladie spirituelle éteint le regard alors que la vie spirituelle l'illumine. Jésus est l'« Illuminateur » de l'intérieur, rappellent les Pères de l'Église. Et effectivement, tout se joue au-dedans, dans nos entrailles, dans les profondeurs de notre être.

Pour vous, le péché serait donc un obstacle à cette guérison ?

C. A. : En hébreu, « péché » se dit *hatta't*, qui provient d'un mot signifiant « manquer le but ou la cible ». La vocation de l'homme est le bien, et le péché va être un obstacle à ce jaillissement. Nous sommes faits pour la plénitude et la joie : plus je serai dans une forme de joie et d'allégresse, plus je serai dans l'élargissement, plus je serai fidèle à ce que je suis, c'est-à-dire un être aimé de Dieu appelé à porter du fruit.

Quel est, selon vous, le péché qui est à l'origine de tous les autres ?

C. A. : Pour moi c'est l'orgueil, c'est-à-dire la volonté de toute-puissance. Je commence mon livre par l'humilité, c'est-à-dire la capacité de chacun à reconnaître ses limites. Humilité rime avec lucidité. Il faut savoir nommer les choses par leur nom : là j'ai été possessive, là j'ai jugé, là j'ai été sur la défensive... Il faut avoir l'humilité de reconnaître que je n'ai pas été bien située, que j'ai voulu être le personnage central de ma vie alors que ce doit être le Seigneur, l'Esprit Saint. Le problème vient quand on se met devant et qu'on met l'Esprit Saint derrière. L'humilité, c'est ●●●



« Jésus n'est pas venu nous mettre un fardeau sur les épaules, mais pour nous guérir, au sens de nous relever, de nous mettre debout pour avancer. »

Sœur Catherine Aubin, dominicaine



le regard de Martin Parr

Au Salon de l'agriculture.

Martin Parr/Magnum Photos

ver à un poste. Ce n'est pas pour rien que les trois premiers péchés de la Bible sont liés à l'orgueil : Adam et Ève (qui veulent « être comme Dieu »), Abel et Caïn et la Tour de Babel... Le drame de Caïn et Abel, en particulier, se déroule dans la famille : nous avons toujours l'autre en nous et nous devons arriver à percevoir le moment où nous prenons l'autre pour un rival ou celui où nous en faisons un frère.

Quelle est la maladie spirituelle qui vous touche le plus ?

C. A. : Sans hésiter, la gourmandise ! Le rapport à la nourriture est quelque chose que je n'ai pas encore pacifié. C'est peut-être pour cela que j'en parle si bien... J'aime manger et bien manger. Et, en même temps, j'essaie de faire attention car je sais que c'est un rapport aliénant. Quand je parle de gourmandise, il ne s'agit pas d'une tablette de chocolat, mais d'interroger tout notre rapport à la nourriture et, par-delà, aux autres. Évagre le Pontique (346-399) explique que la glotonnerie est le fait que l'estomac a pris les commandes et que la gourmandise ne consiste pas seulement en un désir de la nourriture elle-même, mais dans le désir du plaisir que l'on peut prendre à la consommer. L'abus ne consiste donc pas à se nourrir au-delà de ce qui est nécessaire, mais encore à rechercher autre chose, une solution à un mal-être. La nourriture finit par remplacer l'amour et le rapport avec celle-ci devient un moyen d'occulter la souffrance.

Avec la gourmandise, je ne goûte pas les vraies choses alors

qu'une certaine sobriété permet de revenir au goût de Dieu. Mon Carême, c'est un Carême de joie car c'est un Carême savoureux : revenir aux saveurs spirituelles. C'est retrouver les chants, la musique qui me font aller à Dieu. Retrouver ces Psaumes que je veux goûter et utiliser pour dominer la nourriture.

Ne retrouve-t-on pas ici cette « sobriété heureuse » prônée par le pape François dans son encyclique Laudato si' ?

C. A. : La question est bien de savoir si nous sommes dans un rapport de communion ou de consommation. C'est exactement ce que soulignent les trois grandes premières maladies : la gourmandise (consommer la nourriture), l'avarice (consommer les objets), la luxure (consommer l'autre). Si je suis dans un rapport de communion, je ne peux pas faire cela.

Enfin, vous n'envisagez pas les remèdes aux maladies comme une liste de choses à faire, mais plutôt comme une façon d'être ?

C. A. : Guérir les maladies spirituelles, c'est un dynamisme : le dynamisme de l'Esprit Saint. Il faut être attentif à comment l'Esprit Saint parle dans ma vie : simplement, clairement, brièvement et dans l'action. Le Malin, lui, parle de manière compliquée, confuse, complexe et ne veut jamais aboutir à des actions mais à des discours. La vie spirituelle éloigne de toute forme de complication. La vie dans l'Esprit Saint est quelque chose de léger et invite à retrouver cette dynamique de légèreté. L'Esprit Saint m'agrandit car je ne suis pas là pour être réduite, mais pour être ouverte à ce que je suis. Le matin, on se réveille en se disant : « Qu'est-ce que je vais faire ? » alors qu'on devrait se poser la question « que suis-je appelé à être ? » : la maladie spirituelle nous réduit à l'efficacité.

Recueilli par Nicolas Senèze

La semaine prochaine : l'orgueil.

●●● avoir conscience que nous sommes précédés.

On parlait d'orgueil, et nous voilà à l'humilité...

C. A. : Il est plus stimulant de commencer par le remède. Ce sont les gens humbles qui nous donnent la joie. Je raconte dans le livre comment j'ai la chance de vivre avec une sœur âgée, qui nous précède déjà au ciel : il n'y a rien de plus stimulant que d'être avec elle car son humilité a quelque chose de joyeux, de relaxant. Les humbles sont décontractés car ils n'ont rien à prouver. Au contraire, les orgueilleux ont toujours quelque chose à prouver.

« L'orgueil est une avidité constante car il faut toujours sécuriser ce que l'on a acquis. »

Comment trouver cette humilité au quotidien ?

C. A. : L'idée est de ne pas franchir certaines lignes rouges : à un moment, on a le choix du succès facile, d'entrer dans un système de vaines gloires de façade, le choix

du mensonge, de la calomnie pour s'asseoir sur quelque chose. Ou alors on a le choix de l'humilité, du retrait. Ce qui est brillant, clinquant, nous sécurise mais nous appauvrit. Au contraire, celui qui est humble est fort, car il a choisi. L'orgueil est une avidité constante car il faut toujours sécuriser ce que l'on a acquis.

En franchissant ces lignes rouges, on tombe malade car on choisit quelque chose qui peut nous détruire. On le voit dans le couple – la tentation d'une autre femme, par exemple – ou dans la vie professionnelle – je peux choisir d'écraser l'autre pour arri-